This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

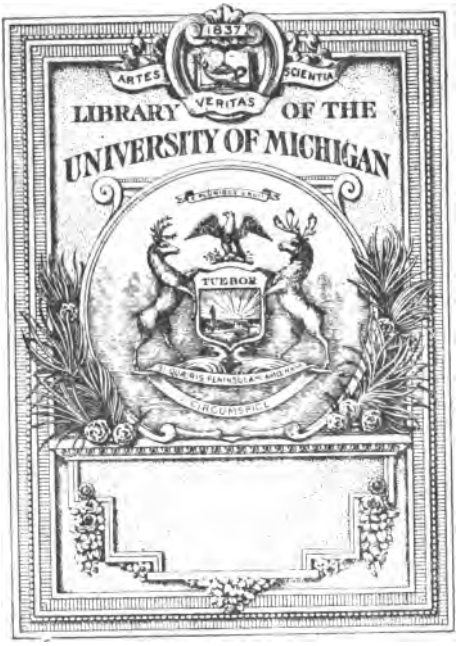
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 935,725


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D476g

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

DESTOUCHES

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

LE GLORIEUX

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

C. F. Reilly
Oct. 1893.

DESTOUCHES

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

C. F. Reilly
Oct. 1893.

DESTOUCHES

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

3-27-18. m.c.

NOTICE

I

DESTOUCHES *avait déjà fait représenter une dizaine de grandes comédies*[1] *avant de donner* LE GLORIEUX, *qui demeure son chef-d'œuvre, bien que cette pièce n'ait pas été remise au répertoire aussi souvent que* LE PHILOSOPHE MARIÉ, *qu'on joue encore quelquefois*

---

1. En voici la liste : *Le Curieux impertinent* (17 décembre 1710), 13 représentations. — *L'Ingrat* (28 janvier 1712), 15 représentations. — *L'Irrésolu* (5 janvier 1713), 6 représentations. — *Le Médisant* (20 février 1715), 14 représentations. — *Le Triple Mariage* (7 juillet 1716), 7 représentations. — *L'Obstacle imprévu* (18 octobre 1717), 6 représentations. — *Le Philosophe marié* (15 février 1727), 36 représentations. — *L'Envieux*, critique de la pièce précédente (3 mai 1727), 3 représentations. — *Les Philosophes amoureux* (26 novembre 1729), comédie retirée à l'issue de la première représentation. Nous ne parlons pas d'une tragédie de jeunesse, *les Macchabées*, non imprimée, ni de trois intermèdes représentés chez la duchesse du Maine en 1714.

3-27-18. m.c.

NOTICE

I

DESTOUCHES *avait déjà fait représenter une dizaine de grandes comédies*[1] *avant de donner* LE GLORIEUX, *qui demeure son chef-d'œuvre, bien que cette pièce n'ait pas été remise au répertoire aussi souvent que* LE PHILOSOPHE MARIÉ, *qu'on joue encore quelquefois*

1. En voici la liste : *Le Curieux impertinent* (17 décembre 1710), 13 représentations. — *L'Ingrat* (28 janvier 1712), 15 représentations. — *L'Irrésolu* (5 janvier 1713), 6 représentations. — *Le Médisant* (20 février 1715), 14 représentations. — *Le Triple Mariage* (7 juillet 1716), 7 représentations. — *L'Obstacle imprévu* (18 octobre 1717), 6 représentations. — *Le Philosophe marié* (15 février 1727), 36 représentations. — *L'Envieux*, critique de la pièce précédente (3 mai 1727), 3 représentations. — *Les Philosophes amoureux* (26 novembre 1729), comédie retirée à l'issue de la première représentation. Nous ne parlons pas d'une tragédie de jeunesse, *les Macchabées*, non imprimée, ni de trois intermèdes représentés chez la duchesse du Maine en 1714.

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

C. F. Reilly
Oct. 1893.

DESTOUCHES

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

3-27-18. m.c.

NOTICE

I

DESTOUCHES *avait déjà fait représenter une dizaine de grandes comédies*[1] *avant de donner* LE GLORIEUX, *qui demeure son chef-d'œuvre, bien que cette pièce n'ait pas été remise au répertoire aussi souvent que* LE PHILOSOPHE MARIÉ, *qu'on joue encore quelquefois*

1. En voici la liste : *Le Curieux impertinent* (17 décembre 1710), 13 représentations. — *L'Ingrat* (28 janvier 1712), 15 représentations. — *L'Irrésolu* (5 janvier 1713), 6 représentations. — *Le Médisant* (20 février 1715), 14 représentations. — *Le Triple Mariage* (7 juillet 1716), 7 représentations. — *L'Obstacle imprévu* (18 octobre 1717), 6 représentations. — *Le Philosophe marié* (15 février 1727), 36 représentations. — *L'Envieux*, critique de la pièce précédente (3 mai 1727), 3 représentations. — *Les Philosophes amoureux* (26 novembre 1729), comédie retirée à l'issue de la première représentation. Nous ne parlons pas d'une tragédie de jeunesse, *les Macchabées*, non imprimée, ni de trois intermèdes représentés chez la duchesse du Maine en 1714.

de nos jours[1]. *Plusieurs de ces comédies, antérieures au* GLORIEUX, *avaient même donné à Destouches une réputation d'écrivain dramatique suffisante pour que l'Académie française l'ait appelé à remplacer le poète Campistron au vingt-sixième fauteuil, le 25 août 1723, c'est-à-dire neuf années avant la composition de son meilleur ouvrage. D'ailleurs, Destouches s'était acquis, en même temps, une haute situation politique et sociale qui n'avait pas nui à l'éclat de son renom littéraire.*

Il n'avait pas été destiné aux lettres. Né à Tours, le 22 avril 1680, Philippe Néricault-Destouches était devenu un bon élève du célèbre collège des Quatre-Nations, et à dix-neuf ans il s'était engagé comme volontaire, et avait fait alors les campagnes de 1701 et de 1702 en Espagne. C'est dans ses loisirs de garnison, à Huningue, que, lisant un peu plus tard le célèbre roman de Cervantes, DON QUICHOTTE, *il avait cru trouver dans un de ses épisodes, intitulé* LE CURIEUX IMPERTINENT, *le sujet d'une grande comédie qu'il composa en cinq actes et en vers, et qu'il dédia au lieutenant général marquis de Puysieulx, gouverneur de Huningue et ambassadeur de Louis XIV en Suisse. Ce fut l'origine de la fortune*

---

1. La dernière reprise de cette belle comédie au Théâtre-Français date du 15 mars 1859. Les principaux rôles étaient joués par Provost père, Bressant, Leroux, Maillart, Mmes A. Plessy, Aug. Brohan et Judith.

diplomatique de Destouches. Le marquis de Puysieulx l'attacha, en effet, à sa personne comme secrétaire, puis le recommanda au Régent, lequel l'envoya en Angleterre avec l'abbé Dubois, qui s'y rendait en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès du roi George Ier. Dubois revint en France peu de temps après, mais Destouches reçut le titre et les pouvoirs de ministre plénipotentiaire et en remplit les fonctions pendant sept ans à Londres. C'est durant ce séjour qu'il épousa secrètement une jeune Anglaise catholique nommée Dorothée Johnston. Il dut tenir, pour des raisons politiques, son mariage caché jusqu'à son retour en France. Cette aventure lui fournit plus tard le sujet de sa remarquable comédie LE PHILOSOPHE MARIÉ, OU LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE.

En revenant à Paris rendre compte de sa mission, Destouches quitta définitivement la diplomatie et les affaires pour se livrer tout entier à son goût pour le théâtre. Il avait d'ailleurs une assez belle fortune, encore accrue par un don de 100,000 francs dont le roi récompensa ses services en Angleterre. Il put donc acquérir une grande propriété dans le Maine, et il devint même seigneur de plusieurs villages. Un peu plus tard, il obtint l'important gouvernement de Melun et acheta dans les environs de cette ville le domaine de Fortoiseau, où il mourut le 5 juillet 1754, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Parmi les nombreuses pièces qu'il composa postérieurement au GLORIEUX, *on ne peut guère citer que*

les trois suivantes qui aient encore aujourd'hui quelque renom. Elles furent d'abord publiées en 1736, longtemps, comme on voit, avant leur représentation :

LE DISSIPATEUR, *joué primitivement en province et dont la censure ne permit la représentation à Paris que le 23 mars 1753. Cette comédie contenait, en effet, des allusions politiques ou personnelles que l'auteur fut obligé d'atténuer pour faire fléchir l'arrêt du lieutenant de police. Le succès en fut d'abord médiocre (six représentations). Remanié de nouveau par Destouches,* LE DISSIPATEUR *fut mieux accueilli et s'est depuis maintenu au répertoire pendant toute la deuxième partie du dernier siècle.*

LA FAUSSE AGNÈS, *comédie représentée avec assez de succès, le 12 mars 1759, après la mort de l'auteur. Cette comédie est précédée, dans la brochure, d'un prologue intitulé* LE TRIOMPHE DE L'AUTOMNE, *lequel n'a pas été donné à la scène.*

Enfin, LE TAMBOUR NOCTURNE, OU LE MARI DEVIN, *comédie jouée le 16 octobre 1762 au Théâtre-Français, où elle ne réussit pas tout d'abord. Elle s'est relevée ensuite avec un certain éclat et a même été l'objet de plusieurs reprises*[1].

---

1. Parmi les autres pièces de Destouches, citons encore : *L'Ambitieux et l'Indiscrète* (14 juin 1737). — *La Belle orgueilleuse, ou l'Enfant gâté* (17 août 1741). — *L'Amour usé* (20 septembre 1741). — *Le Trésor caché* (17 mars 1745). — *L'Homme singulier* (29 octobre 1764), et quelques pièces non représentées : *Le Mari confident.* — *L'Archi-Menteur.* — *Le Jeune Homme à l'épreuve.* — *Le Dépôt*, etc.

II

Le Glorieux est à la fois une comédie de caractère et d'intrigue, qui a dû surtout son grand succès à cette double circonstance, qui était chose nouvelle pour l'époque. En général les comédies du dernier siècle brillent peu par l'intérêt soutenu et progressif du sujet; elles se soutiennent principalement par la peinture des caractères et par l'esprit du style. Dans le Glorieux, au contraire, nous trouvons une comédie plus fortement « charpentée » que d'habitude; l'auteur s'est donné la peine d'inventer un sujet, d'en combiner les péripéties et d'en bien distribuer l'intérêt. C'est la première fois, certainement, qu'une comédie aussi habilement coupée et aussi attachante était donnée au théâtre.

« Au mérite des caractères et des situations, dit La Harpe, le Glorieux joint celui d'un intérêt peu commun dans ce genre de drame, et qui n'est pas trop romanesque[1]*. »*

L'auteur a mis en présence deux genres de glorieux : d'une part, le comte de Tufières qui cherche à faire un beau mariage pour redorer son blason,

---

1. *Cours de littérature*, édition Depelafol, Paris, 1825; tome XI.

et, d'autre part, le bourgeois Lysimon qui veut absolument que sa fille soit comtesse, et qui le veut d'autant mieux que, par l'esprit de contradiction qui est dans son caractère, il tient à faire pièce à sa femme, laquelle s'est rangée d'un parti contraire. La lutte entre ces deux personnages, — Tufières et Lysimon, — également persuadés et bouffis de leur importance, donne lieu à des scènes fort piquantes; mais cette lutte est loin de constituer le fond de la pièce à elle seule. En effet, Tufières a un père, il a une sœur, et il rougit de leur situation, qui se trouve momentanément et en apparence inférieure à celle dont il se prévaut; il les évite, il dissimule pour les autres leur existence, car son père est ruiné et sa sœur est servante. Quel coup terrible pour l'orgueil de ce glorieux! Et l'intrigue de la pièce s'augmente de toutes les précautions menues et secrètes prises par Tufières pour cacher son origine et empêcher son père de compromettre la belle alliance qu'il médite. Mais tout va se découvrir : Lycandre, père de Tufières, apparaît en effet au moment le plus inopportun; le Glorieux, pour ne pas perdre en un seul instant tous les bénéfices qu'il s'est promis de son entreprise, décide son père à ne pas se faire connaître, et il le présente à son futur beau-père comme... son intendant! Il résulte de cette situation une suite de scènes intéressantes et un coup de théâtre admirablement amené où Tufières se trouve tout à coup mis à nu et dévoilé.

Malheureusement le dénouement de cette pièce,

jusque-là si bien conduite, est inférieur, et cette infériorité est due à une cause passagère et futile. En effet, dans la version primitive du GLORIEUX, *c'est-à-dire dans le manuscrit original de l'auteur, tel qu'il le lut au comité du Théâtre-Français, Tufières, le Glorieux, était puni de son orgueil en voyant la femme qu'il ambitionnait épouser son rival. C'était là la moralité nécessaire de la pièce. Mais ce rôle devait être forcément distribué à Quinault-Dufresne, le cadet des Quinault, qui était alors l'acteur le plus en vue de la Comédie-Française, où il faisait un peu la loi. Or, ce Quinault-Dufresne était avant tout un « important » infatué de lui-même, engoué de ses propres mérites, très réels d'ailleurs, et plus « glorieux » peut-être que le glorieux même si bien mis en scène par Destouches*[1]. *La pensée de jouer un rôle où il était finalement humilié et même bafoué lui parut profondément désagréable, et il déclara qu'il ne l'accepterait que dans le cas où l'auteur consentirait à modifier son dénouement. On comprend mal que Destouches, qui était un « glorieux », lui aussi, et qui n'admettait volontiers ni compromis ni concessions, se soit rendu aussi vite au désir d'un comédien, sans songer que le préjudice qu'il allait porter à sa pièce devait être éternel. Mais il s'agissait pour lui*

---

1. « Il poussait, nous dit M. Gueullette, la vanité jusqu'à la fatuité, et la fatuité jusqu'à l'impertinence. » — Voyez plus loin la note relative aux Quinault.

d'être joué ou de ne pas être joué, — être ou ne pas être. Il céda.

Tufières, dans la version nouvelle et devenue à jamais définitive, recouvre donc, à la suite d'une scène fort touchante, émouvante même, dans laquelle il se jette aux genoux de son père en implorant son pardon, sa faveur et du même coup la fortune, car Lycandre n'était pas si ruiné qu'il voulait bien le dire. Par suite, Tufières épousera la fille de Lysimon, et bien plus, de comte qu'il était, il deviendra marquis; ainsi la pièce manque de la sanction morale qu'elle avait d'abord, puisque Tufières, au lieu de recevoir la dure leçon qu'il méritait, est, au contraire, comblé de nouveaux bienfaits, tout comme s'il y avait droit. On a beaucoup reproché à Destouches cette condescendance aux exigences d'un comédien, indispensable, il faut le reconnaître, mais qu'avec un peu de fermeté et d'habileté il eût sans doute amené à composition. D'ailleurs, nous le répétons, il y avait là deux glorieux face à face, un auteur célèbre et son principal interprète, et il est regrettable que, dans le débat qui s'est élevé entre eux, ce soit l'auteur qui ait eu le dessous[1].

---

1. Destouches se vengea des exigences de Quinault cadet dans la préface de sa pièce, où l'éloge qui suit de son principal acteur est évidemment une moquerie, étant exagéré à plaisir, dans le fond comme dans la forme :

« M. Dufresne a trouvé l'art d'annoncer le caractère du *Glorieux*, même avant que de prononcer une parole et par

Mais ce n'est pas le seul blâme qu'encourut Destouches de la part de ses contemporains à propos du GLORIEUX. *On trouva généralement que la préface de sa pièce était emphatique, présomptueuse et même trop « glorieuse ». Elle lui valut quelques quolibets, notamment le quatrain suivant de Voltaire, qui courut bientôt les coulisses et les ruelles*[1] :

Destouches, dans sa comédie,
A cru peindre le glorieux;
Et moi je trouve, quoi qu'on die,
Que sa préface le peint mieux.

On y ajouta même, de son vivant, une épitaphe, en un seul vers, qui cherchait malignement à tracer son portrait en deux mots :.

Ci-gît le Glorieux, à côté de la gloire.

Il suffit d'ailleurs de considérer avec attention le

---

la seule manière de se présenter sur la scène. Quelle noblesse dans son port! Quelle grandeur dans son air! Quelle fierté dans sa démarche! Quel art, quelles grâces, quelle vérité dans tout le débit du rôle, et quelle finesse, quelle variété dans tous les jeux de théâtre! »—Voyez, en tête de la présente réimpression du *Glorieux*, cette préface de Destouches, intégralement reproduite.

1. C'est cependant le même Voltaire, un peu inconséquent avec lui-même, qui avait d'abord adressé à Destouches le billet suivant :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

buste si parfaitement ressemblant de Destouches au foyer de la Comédie-Française (salon carré du public), buste exécuté par Berruer, en 1781, pour se convaincre que la modestie et la réserve ne devaient pas être les traits saillants de son caractère. Cette figure enflée, boursouflée, ces lèvres « suffisantes », cette tête relevée très haut et prétentieuse, n'appartiennent pas à un homme simple en ses goûts ni en ses écrits. Destouches s'est probablement jugé et peint inconsciemment lui-même en écrivant LE GLORIEUX [1].

La versification de la pièce est élégante, le dialogue vif et rapide. On y trouve des traits heureux, pleins de verve et d'à-propos, et même des vers devenus populaires et qui ont comme passé à l'état de proverbes, à ce point que deux d'entre eux, notamment, ont cours dans la conversation usuelle, sans que, depuis plus de cent ans, bien des gens qui les répètent sachent au juste à qui ils doivent les attribuer :

La critique est aisée et l'art est difficile.

(ACTE II, SCÈNE V.)

Chassez le naturel, il revient au galop!...

(ACTE III, SCÈNE V.)

La Harpe préférait LE GLORIEUX *à* LA MÉTRO-

---

1. La pièce de Destouches a été parodiée au théâtre des Marionnettes, dans une petite pièce intitulée : *Polichinelle, comte de Pafler.*

MANIE, *qui est cependant, à l'égal de la pièce de Destouches, un chef-d'œuvre du théâtre secondaire au XVIIIe siècle :*

« ..... *L'élégance de la versification, un dialogue semé de traits heureux et de vers qu'on a retenus, achèvent de mettre cette comédie au rang des premières de ce siècle. Quelques personnes préfèrent* LA MÉTROMANIE ; LE GLORIEUX *a toujours été plus suivi, et, sans prétendre décider le goût des autres sur deux pièces si différentes, j'avouerai que le mien incline pour le chef-d'œuvre de Destouches* [1]. »

En revanche, Grimm, dont les jugements sont trop souvent entachés de passion, se montra d'une sévérité outrée à l'égard de Destouches et de sa pièce :

« *M. Destouches ne manquait pas de talent; il était surtout fécond et facile, mais il était froid et cela tue la comédie, sans compter les mauvaises plaisanteries qui règnent dans ses pièces... Pour moi, peu s'en faut que je ne croie* LE GLORIEUX *une mauvaise pièce, malgré les beautés qui s'y trouvent; elle est longue, froide, puérilement contrastée; le rôle du Glorieux est mauvais et son caractère n'est nullement établi; celui de la soubrette est dans le même cas; celui de l'amante est froid et maussade* [2]. »

La critique moderne a été beaucoup plus favora-

---

1. *Cours de littérature*, édition et tome ci-dessus cités.

2. *Correspondance littéraire*, édition Maurice Tourneux, chez les frères Garnier. Paris, 1877, tome II.

ble à la comédie de Destouches. Villemain lui a tout particulièrement rendu justice :

« ..... Destouches a fait une excellente pièce, parce que le comique en est à la fois anecdotique et durable, selon les mœurs d'une époque et selon le cœur humain. L'orgueil tel qu'il le peint n'est pas seulement un vice de caractère, mais un vice d'époque et d'institutions. Il serait difficile de bien comprendre les anciennes distinctions de la société en France sans songer au GLORIEUX *de Destouches.*

« Sous le rapport de l'art, l'ouvrage n'est pas moins habilement dessiné. Ce qu'il y a d'imprévu, et, si l'on veut, de romanesque, dans le personnage de Lysimon, le père du Glorieux, est placé à propos, nettement expliqué, et amène l'émotion croissante du drame jusqu'au sublime de ces vers :

J'entends, la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous !...

« Quant au style de l'ouvrage, il est partout élégant, naturel, vif même et varié suivant les personnages, et ce chef-d'œuvre inespéré de Destouches est un des chefs-d'œuvre de la scène [1]*. »*

LE GLORIEUX *a été représenté, pour la première fois, à la Comédie-Française, le* 18 *janvier* 1732.

---

1. *Cours de littérature française* (XVIIIe siècle, XIIe leçon). Tome Ier. Paris. Didier, édition de 1859.

Les principaux rôles étaient ainsi distribués :

Lycandre.	MM.	Quinault (aîné)[1].
Tufières.		Quinault-Dufresne.
Lysimon		Duchemin.
Valère.		Montmeny.
Pasquin.		Armand.
Lafleur.		Poisson fils.
Lisette.	Mlles	Quinault (cadette).
Isabelle.		Lebat.

La pièce fut accueillie avec une grande faveur et eut trente représentations de suite, du 18 janvier au

---

1. Il y avait alors au théâtre deux acteurs du nom de Quinault, deux frères, l'aîné et le cadet, comme aujourd'hui nous avons les deux Coquelin. L'aîné, Jean-Baptiste-Maurice Quinault, appartint à la Comédie-Française de 1712 à 1734. Le cadet, Abraham-Alexis, *dit* Quinault-Dufresne, qui a créé le comte de Tufières du *Glorieux*, est resté au Théâtre-Français de 1712 (la même année que son frère) à 1741. C'est le plus célèbre des deux. Il a circulé sur son compte une foule d'anecdotes plus ou moins authentiques. Nous avons dit qu'il était au naturel le glorieux que Destouches avait mis en scène. Il est mort en 1767. Leur sœur, Jeanne-Françoise Quinault, née en 1699 et dite Quinault cadette, à cause de sa sœur aînée la belle Marie-Anne, qui mourut à quatre-vingt-seize ans, a joué au Théâtre-Français de 1718 à 1741. Elle tint ensuite à Paris, jusqu'à sa mort, survenue en 1783, un salon qui fut très fréquenté, sorte de grand bureau d'esprit où il fut longtemps du meilleur ton d'être présenté. — Lire à ce sujet, sur cette famille d'artistes, dans la *Correspondance de Grimm* (édition citée, tome VII), de fort curieux détails relatifs surtout à Mlle Quinault cadette, qui a créé la Lisette du *Glorieux*. Lire aussi, dans les *Acteurs et Actrices du temps passé*, publiés à la librairie des Bibliophiles par Ch. Gueullette, avec portraits gravés par Ad. Lalauze, la livraison consacrée aux *Quinault*.

28 mars. On faisait 3,434 francs à la deuxième; 3,054 francs à la troisième; 3,208 francs à la cinquième, et encore 1,092 francs à la trentième. En somme, ces trente soirées donnèrent un total de recettes de 56,250 francs, soit une moyenne de 1,875 francs par soirée, c'est-à-dire une somme relativement élevée pour l'époque.

Le Glorieux *a d'abord été publié isolément, chez Prault, le Calmann Lévy ou le Tresse du temps, en une brochure in-12 et en trois éditions successives, 1732, 1734, 1740. En 1745, Destouches publia chez le même Prault, par les soins et sous les auspices du ministre d'Argenson, une édition de ses œuvres complètes, en cinq volumes in-12. C'est dans cette édition, évidemment très surveillée par l'auteur, que nous avons pris le texte de la présente réimpression. Trois ans après la mort de Destouches, en 1757, son fils donna une nouvelle édition, en quatre volumes in-4°, de ses œuvres complètes. Elle sortait des presses de l'Imprimerie royale du Louvre, et portait des modifications de texte assez importantes, mais seulement pour quelques pièces, parmi lesquelles ne figure pas* le Glorieux[1]. *Nous n'avons donc eu aucune rai-*

1. On trouvera, dit la préface de cette édition, beaucoup de changements dans les premières pièces, telles que *le Curieux impertinent, l'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant, l'Obstacle imprévu,* changements préparés par Destouches, et qui ont produit des scènes et des actes refondus presque tout entiers. Mais Destouches n'a pu faire la même chose pour les autres pièces.

son de préférer cette dernière édition à celle de 1745, imprimée sous les yeux de l'auteur. Nous ne parlons pas des éditions subséquentes, qui ont toutes été exécutées d'après les précédentes. Citons seulement, comme la plus complète, celle de 1774, en dix volumes in-12, « chez les libraires associés » et « toute semblable à l'édition de l'Imprimerie royale[1] *» ; et encore le* CHOIX DES CHEFS-D'ŒUVRE de Néricault-Destouches, *publié à Paris en 1792, deux volumes in-18 sans nom d'éditeur. En tête de cette édition figure un très bon portrait de Destouches, gravé d'après la toile de Largillière, appartenant à l'Académie française. Ce portrait a été gravé d'abord par Petit pour sa suite des hommes illustres. Il porte sur sa marge inférieure les vers suivants :*

Tels sont les traits du moderne Térence,
Qu'Athènes et que Rome ont formé pour la France.
Dans ses charmants écrits, l'esprit, le jugement,
Les grâces, le bon ton, l'élégant badinage,
Pour plaire, pour instruire, unissent leur langage,
Et l'honnête homme y joint le sentiment.

Comparer Destouches à Térence, c'est peut-être aller un peu loin. Ce n'est, en tout cas, qu'en passant par Molière et par Regnard que Destouches pourrait

---

1. Le dixième volume contient le discours de réception de Destouches à l'Académie française et son éloge en vers par « M. Tavenot » sous le titre de *Le Tombeau de Néricault-Destouches.*

être mis en parallèle avec le comique latin; mais on peut dire sans trop s'aventurer, et en le comparant à ces trois illustres modèles, — Térence, Molière et Regnard, — que si, dans LE GLORIEUX, *il s'est rapproché le plus qu'il a pu des deux premiers, il s'est, à coup sûr, pour cette fois, montré bien supérieur au troisième.*

GEORGES D'HEYLLI.

Novembre 1883.

PRÉFACE

Cette comédie vient d'être reçue si favorablement du public que je me croirois indigne des applaudissemens dont il m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais, pour la faire éclater d'une manière sensible, je promets à ce même public, à qui je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens je n'épargnerai ni soins ni travaux pour mériter la continuation de ses suffrages. Quoique les caractères semblent épuisés, il m'en reste encore plusieurs à traiter. Ce n'est pas que je ne sois très convaincu des difficultés et des périls de l'entreprise, parce que les caractères les plus faciles et les plus saillans ont déjà paru sur la scène. Mais, comme les succès redoublent mon zèle, peut-être augmenteront-ils mes forces. Ce qui doit au moins m'en faire bien augurer, c'est que mon objet est généralement approuvé. On sait que j'ai toujours devant les yeux ce grand principe dicté par Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

et que je crois que l'art dramatique n'est estimable qu'autant qu'il a pour but d'instruire en divertissant. J'ai toujours eu pour maxime incontestable que, quelque amusante que puisse être une comédie, c'est un ouvrage imparfait, et même dangereux, si l'auteur ne s'y propose pas de corriger les mœurs,

de tomber sur le ridicule, de décrier le vice, et de mettre la vertu dans un si beau jour qu'elle s'attire l'estime et la vénération publique. Tous mes spectateurs ont fait connoître unanimement, et, si je l'ose dire, d'une manière bien flatteuse pour moi, qu'ils se livroient avec plaisir à un objet si raisonnable. Je ne craindrai pas même d'ajouter ici qu'en m'honorant de leurs applaudissemens ils se sont fait honneur à eux-mêmes. Car enfin, qu'y a-t-il de plus glorieux pour notre nation, si fameuse d'ailleurs par tant de qualités, que de faire aujourd'hui connoître à tout l'univers que les comédies, à qui l'ancien préjugé ne donne pour objet que celui de plaire et de divertir, ne peuvent la divertir et lui plaire longtemps que lorsqu'elle trouve dans cet agréable spectacle non seulement ce qui peut le rendre innocent et permis, mais même ce qui peut contribuer à l'instruire et à la corriger? Il est donc de mon devoir, en payant au public le juste tribut qu'il attend de ma reconnoissance, de le féliciter sur le goût qu'il fait toujours éclater pour les ouvrages qui ne tendent qu'à épurer la scène, qu'à la purger de ces frivoles saillies, de ces débauches d'esprit, de ces faux brillans, de ces sales équivoques, de ces fades jeux de mots, de ces mœurs basses et vicieuses, dont elle a été souvent infectée, et qu'à la rendre digne de l'estime et de la présence des honnêtes gens. Il est aisé de voir dans tous mes ouvrages, remplis au surplus d'une infinité de défauts, que c'est uniquement à ces sortes de spectateurs que je me suis toujours efforcé de plaire. Il ne manque à un objet si légitime que les talens nécessaires pour y parvenir. Toute la gloire dont je puisse me flatter, c'est d'avoir pris un ton qui a paru nouveau, quoique après l'incomparable Molière il semblât qu'il n'y eût point d'autre secret de plaire que celui de marcher sur ses traces. Mais quelle témérité de vouloir suivre un modèle que les auteurs les plus sages et les plus judicieux ont toujours regardé comme inimitable! Il ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler : trop heureux si, par quelque route nouvelle, nous pouvons nous rendre supportables après lui! C'est à quoi je me suis borné dans mes ouvrages dramatiques; et c'est sans doute à cette précaution essentielle que je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu.

Je n'en suis pas moins redevable à l'art des acteurs, qui

en ont employé tous les ressorts et toutes les finesses, principalement dans cette dernière comédie, pour signaler leur zèle et leur amitié pour moi. Je leur dois à tous, sans nulle exception, cette justice; et je la leur rends avec d'autant plus de plaisir que le public l'autorise par ses applaudissemens. M. Quinault l'aîné, dans le rôle de Lycandre, a fait voir qu'il sait se transformer en toutes sortes de caractères; que, quelque différens qu'ils puissent être les uns des autres, ils lui fournissent également une occasion brillante de faire admirer ses talens et son esprit, et qu'il peut se donner le ton, la gravité, les entrailles de père, avec autant de justesse, de précision et de vérité, qu'il s'approprie les saillies, la vivacité et les grâces d'un jeune homme, quand il est question de les représenter. Quelle estime, quelle vénération, quel amour, n'a-t-il point inspirés pour le malheureux père du comte de Tufière et de Lisette?

Je dois les mêmes louanges à son frère M. Dufresne, qui a trouvé l'art d'annoncer le caractère du *Glorieux*, même avant que de prononcer une parole, et par la seule manière de se présenter sur la scène. Quelle noblesse dans son port! Quelle grandeur dans son air! Quelle fierté dans sa démarche! Quel art, quelles grâces, quelle vérité, dans tout le débit du rôle, et quelle finesse, quelle variété, dans tous les jeux de théâtre!

Jamais personnage ne fut plus difficile à représenter que celui de Lisette, fille de condition et femme de chambre en même temps. Être trop comique, c'étoit démentir sa naissance. Être trop sérieuse, c'étoit s'exposer à refroidir l'action et à rendre le personnage ennuyeux. Il s'agissoit de trouver un juste milieu entre les saillies et les vivacités d'une suivante et la noble retenue d'une fille de qualité. C'est ce qu'on vient de voir exécuter avec tant de succès par l'excellente actrice [1] chargée du rôle de Lisette.

Me sera-t-il permis de faire souvenir le public de l'air de confiance, de joie, de naïveté, et des plaisantes brusqueries de Lisimon, ou plutôt de l'acteur [2] judicieux et naturel qui

---

1. *Mlle Quinault.*
2. *M. Duchemin.*

a paru sous le nom de ce bourgeois anobli ? L'extrême plaisir qu'il a fait aux spectateurs ne me laisse assurément aucun lieu de douter qu'il n'ait beaucoup contribué au succès de mon ouvrage.

Je me ferois encore un devoir bien agréable de faire ici l'éloge de mes autres acteurs, si la crainte d'ennuyer par un trop long détail ne mettoit, malgré moi, des bornes à ma reconnoissance.

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ACTEURS

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet de chambre du comte.
LA FLEUR, laquais du comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS DE LYCANDRE.
PLUSIEURS AUTRES LAQUAIS DU COMTE.

La scène est à Paris dans un hôtel garni.

LE GLORIEUX

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIERE.

PASQUIN, *seul.*

Lisette ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

Lisette.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais, pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre...

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre;
Rien ne pouvoit calmer mes désirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi? je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori,
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort : car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très juste ; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre maître est froid et sérieux,
Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.

Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas longtemps compter sur sa tendresse :
Car, avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond : car l'amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur;
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus.

LISETTE.

Non, point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du Comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui,
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse

De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse.
Mais découvrez-les-moi pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très court sur le premier chapitre,
Très long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel,
Et son air de grandeur est un air naturel :
Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur; on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, La Fleur? Que fait monsieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte :
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal;
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LA FLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux :
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, La Fleur, je te croyois plus sage.

Servir monsieur le Comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Éclaircis-moi ce point.

LA FLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LA FLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte?
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours, tour à tour,
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon!
Avec monsieur le Comte on ne dit oui ni non;
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.

Cela me fait sécher, cela me pousse à bout;
Moi, qui dis volontiers mon sentiment sur tout,
Le silence me tue, et... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LA FLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LA FLEUR.

Eh! tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LA FLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages,
Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages;
Jamais aucun profit, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver;
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire,
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon;

Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais, pour monsieur le Comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même,
Toujours portant au vent, fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler françois;
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte!

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin point de milieu;
Il faut ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre La Fleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser:
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important;
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce;
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler de peur de parler mal,
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits,
Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci :
Car c'est là, quelquefois, ce qui rabat sa gloire;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension et de son régiment;
Mais il sait tous les jeux et joue heureusement :
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait et je vais vous instruire.
Le Comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenans et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point...

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et, ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne, et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre;
On me le vante fort, et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage, en ses façons discrètes,
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu :

Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfans,
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence :

Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors. Décampe.

SCÈNE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête, et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse,
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi! point.

LISETTE.

Moi, je l'entends, et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement;
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;
Habits, ajustemens, rien ne te manquera;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra :
M'entends-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, Monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment, diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
A ce qui me regarde elle prend intérêt,
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin,
Et qu'à votre âge, enfin, votre charité brille
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, Monsieur, je l'y prends.

Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi! friponne, me faire une telle incartade?

SCÈNE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui, moi?
On crioit au secours, et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne,
Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur; sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau.

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON, *à Valère.*

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.
(*En sortant.*)
Traître, tu le payeras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.
Vous voyez?
VALÈRE.
Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.
LISETTE.
Je veux sortir d'ici.
VALÈRE.
Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.
LISETTE.
Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.
VALÈRE.
Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.
LISETTE.
Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.

Un mariage en forme est ce que je prétends :
Vous me le promettez, mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance,
Vos parens sont puissans; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous, mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme,
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre, et... Que veut ce vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire :
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur;
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin, je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste Ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que sans m'en avertir vous sortez du couvent?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante:
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole
Par de justes égards?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu
Si mes infirmités ne m'eussent retenu
Pendant près de six mois dans la retraite obscure

Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez? Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais, dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez?

LISETTE.

Qui, moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche; il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience :
Voilà bien des écueils.

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh! mon Dieu, qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,

Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de me rendre,
En acceptant son cœur je refuse sa main,
A moins que ses parens n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, Monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus : ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si longtemps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence;
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! Monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage,
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre :
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et, si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE.

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bonhomme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fière
Afin que je me croie au-dessus de Valère,
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue!
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré!
Je me suis endormie et j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avois beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart?
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh! oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,
Et, quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je crois;
Mais, si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution;
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit... Vous allez vous moquer.

VALÈRE.

Eh! non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au Ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort,
Et, de quelques parens que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,

Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons, qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure,
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O Ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très juste idée,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(*Il se met à genoux.*)

LISETTE.

Valère, levez-vous, vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains!
On me défend surtout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien, je me tairai.
Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc! j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'Isabelle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien, ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle.

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE, *bas à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui, car mademoiselle...
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.
(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague;
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!
C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine,
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, seroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non.
Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie.
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et, s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah! ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? Que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que, si je n'étois point
Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais... je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir.
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère, enfin, n'ayez aucun souci,
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état,
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette, si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter se fait aimer longtemps.
Qui nous voit trop souvent voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui, moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais, s'il en a, je crois
Qu'ils n'échapperont pas longtemps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le Phénix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercîrez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?

Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences :
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

Madame... Je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah! Madame!... de grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne
(*A Lisette.*)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous?
O Ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(*A Isabelle.*)
A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi

Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire,
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *à Lisette.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Eh bien, interrogez-le, il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Vous-même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, Monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame,... en vérité,... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité,... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,

J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Çà, pour la relever employons mon génie.
(*A part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin, il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique et fais de méchans vers,
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.
(*A Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ses gants avec précipitation.*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah! Monsieur, à toute heure.
Mais ne me suivez point, de grâce.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur,... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté

De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(*Philinte lui donne la main et la reconduit.*)

SCÈNE VI.

PHILINTE, *seul.*

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité que je ne saurois vaincre
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.
Cette lettre, Monsieur, s'adresse à vous, je croi
PHILINTE *lit.*
Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.
LE LAQUAIS.
Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*
(*A part.*)
Ah! Monsieur. C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.
Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufière!
PASQUIN, *d'un ton arrogant.*
Que voulez-vous?
LE LAQUAIS.
Cet homme a la parole fière.
PASQUIN.
Parlez donc.
LE LAQUAIS.
Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?
PASQUIN.
C'est moi-même, en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.
LE LAQUAIS.
Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche,
J'ignorois qu'il fallût vous appeler Monsieur,
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur
PASQUIN, *d'un ton important.*
Trêve de complimens.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte votre maître un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point;
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin; quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais à mon air circonspect
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE IX.

PASQUIN, *seul.*

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat;
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat,
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur qui vient tête levée,
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem! à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste! qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem! à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste! qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment je le croi.
Bel éloge! en parlant d'un homme tel que moi.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?...

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le Comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point; et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet,
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(*Il déchire la lettre.*)

Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN *lit.*

Celui qui vous écrit...

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem! à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste! qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem! à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste! qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.*)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre.

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu...

LE COMTE.

C'est donc de la princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu...

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entens.

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LA FLEUR, *au Comte.*

Monsieur...

LE COMTE.

Comment?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire?...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à La Fleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le Comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point; et c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet,
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(*Il déchire la lettre.*)

Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN *lit.*

Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment je le croi.
Bel éloge! en parlant d'un homme tel que moi.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?...

PASQUIN.

Fort bien, le trait est impayable,
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.
(*A part.*)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit.*)

Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous,
Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment je le croi.
Bel éloge! en parlant d'un homme tel que moi.

PASQUIN *lit.*

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?...

PASQUIN.

Fort bien, le trait est impayable,
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.
(*A part.*)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *seul.*

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!

Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(*Il lit.*)
L'ami de qui vous vient cette utile leçon
Emprunte une main étrangère;
(*Haut.*) Il fait fort bien.
Mais il ne vous cache son nom
Que pour donner le temps à votre âme trop fière
De se prêter à la seule raison;
Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon
Vous demander si votre humeur altière
Aura baissé de quelque ton.
(*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage;
S'il vient, il payera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.
Monsieur, j'ai compté cet argent.
LE COMTE.
Il se monte?
PASQUIN.
A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.
LE COMTE.
Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens, et j'en suis très certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé, c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah! Monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse:
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

(*Le Comte se lève nonchalamment et fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher Comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu! nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on; moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,

Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin qui présente un siège.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas, mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse,
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi : car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non, mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! Vous le prenez haut. Écoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit :
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,

Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran et changer de manière,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse, allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand soif, bon appétit, et surtout point de gloire.
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN, *seul.*

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur,
Et, si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran et changer de manière,
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse, allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand soif, bon appétit, et surtout point de gloire.
C'est ma devise. On est à son aise chez moi,
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN, *seul.*

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur,
Et, si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre;
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et moi, j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.

Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble et fils d'un père heureux
Qui, le comblant de biens, n'a pû combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique
Qui soutint si longtemps notre noblesse antique,
Et leur persuader que, par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui sont arrivés, et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un prince,

Est si loin de Paris qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici,
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue.
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance :
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait c'est le plus sûr moyen :
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient, sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse;
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense, et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monsieur, ne dit point : « Je vous aime »;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très discrète...

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser, mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle :
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être
Avant le mariage un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime,
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que, du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que, de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(*Il veut sortir.*)
J'en serai très flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritoient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu,

Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite

VALÈRE.

Qui, nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un sourire dédaigneux.*

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez longtemps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagemens,
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non, mais, à dire vrai, c'est un homme estimable;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et, riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très sagement : car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et de plus il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,

Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que, si Philinte étoit d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monsieur, vous connoissiez mon nom
Avant de m'avoir vu.

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monsieur: car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! Monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi.
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, Monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur,
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence :
Car, je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de pres.

VALÈRE.

A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire,
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris!

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entens.
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc! d'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais, à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire,
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé, même en votre présence :
Vous dites qu'elle est fière et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux ;
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et, de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire.
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paroît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.

Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez,
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne, et moi
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais, en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez?...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas : « Changez de caractère »,
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis : « Songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paroissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt. »
Voilà mon sentiment. Profitez-en ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentimens qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi,
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*
Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.
Très obligé, Monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas, mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(*En faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami, vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt, en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort, moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! Monsieur! point du tout; je me connois; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, Monsieur?

PHILINTE.

Jamais, jusqu'à ce jour,
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très distinctement.
La nature, envers moi moins mère que marâtre,

Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie :
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles?

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment, diable! Ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser l'habitude m'emporte,
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger!

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière,

Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête.
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur, désormais, dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui faire le diable à quatre.

Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie :
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles?

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment, diable! Ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser l'habitude m'emporte,
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger!

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière,

Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête.
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur, désormais, dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui faire le diable à quatre.

Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et, par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie :
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles?

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment, diable! Ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser l'habitude m'emporte,
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger!

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière,

Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, Monsieur, je vous jure.
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête.
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur, désormais, dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais pour lui faire le diable à quatre.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PASQUIN.

(*Ils entrent par deux différens côtés du théâtre; Pasquin le premier, et marchant fort vite.*)

LISETTE.

Quoi! sans me regarder doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui, sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

Si je l'ai vu? Cent fois. (*A part.*) C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment!
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! Bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela.
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,

Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...
Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon, placé justement... sous la zone,...
Par trois angles saillans forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château.

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du Comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus,
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

Cora F. Reilly.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand seigneur : dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bonhomme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrète,
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! vous voilà, Monsieur? Vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant devant monsieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte,
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.

Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur! Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que, demoiselle ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(*Voyant Lycandre.*)

Par quel motif?... Eh quoi! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie?

LISETTE.

Oui; mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tuffière?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous et de toute manière.
Il est vrai que le Comte est si présomptueux
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah! que vous m'affligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je? Juste Ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité!
O détestable orgueil! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.

Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui ;
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux momens?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.

Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher, et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent;
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père;
Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois !

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mère.
Par son faste, les biens se sont évanouis;
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront attaqua votre père
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend, mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne. Et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chère?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père,
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence
Et puissans à la cour, ont eu tant de succès
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles;
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses genoux
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez la chercher, et le Ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle, il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O Ciel! que mon âme est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur,
Et, je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère! Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis, je ne respire plus.
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le Comte est mon frère; et, dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusque-là, devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive à coup sûr, et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez,
Ma fille. Quelqu'un vient; gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui ?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi ?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler? Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelque occupé qu'il soit, que, dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis,... car je perds patience,
Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(*A Lycandre.*)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais, si je suis si fier, je suis très excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que par occasion
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?...

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce !
Eh ! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi.
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi !
Vous vous exposez?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE, *seul.*

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*
Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose...? Ah! c'est mon père!
LYCANDRE.
L'accueil est très touchant; j'en suis édifié.
PASQUIN, *à part.*
Comment donc? le voilà comme pétrifié!
LE COMTE, *ôtant son chapeau.*
Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, Monsieur.
PASQUIN, *à part.*
Il lui demande excuse!
LE COMTE.
(*A Pasquin.*)
Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici ; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère.
Voilà votre motif. Et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.

De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop, en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un père misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi! je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? prouvez-le-moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez, qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnoître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon, menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt.

Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et, sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre, et j'ai peine à vous croire;
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais, pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande :
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère;
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie;
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au Comte.*

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne:
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage :
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.

Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins : car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage,
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au Comte.*

Quel est cet homme-là?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est..., c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encor...

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grâce, et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir?

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au Comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression!

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, Monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire;
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre!
Il va se découvrir.

LISIMON, *au Comte.*

Ce vieillard est bien verd,
Ce me semble?

LE COMTE.

(*A Lisimon.*) (*A Lycandre.*)
Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au Comte.*

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au Comte.*

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.

(*A part.*)

Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?
Bonhomme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort,
Et, s'il ne s'y rend pas, il aura très grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis longtemps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*Au Comte.*) (*A Lycandre.*)
Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE, *au Comte, bas.*

Je ne veux point mentir.

(*A Lisimon.*)

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais, avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela? Hem!

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier! solliciter! je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;

Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour.
Cela suffit, je crois?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah! maudite Fortune, à quoi me réduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses,
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, Mademoiselle, expliquons-nous un peu,
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paroît moins opposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;

Il vous a demandée; et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon père avec ardeur sollicitoit pour lui;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et, sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi,
Et, s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme ;
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le Comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.

Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très juste, et, quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement

Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste Ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non, et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte, et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.

Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la Comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment! Mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! j'aurai su faire un miracle incroyable
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus),
Et mes enfans rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile?
Non, parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile,

Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, Monsieur, en père de famille.
Courage! Disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions;
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier;
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop longtemps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire.
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(*A part.*)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrète.
(*A Valère.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(*A Valère qui veut sortir.*)
Ah! bon! Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, Monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,

Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, Monsieur Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE.

(*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*)

M. JOSSE, *vis-à-vis d'une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

Par-devant...

LISIMON, *à Isabelle, qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les Conseillers du Roi,
Notaires soussignés, furent présens...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(*Il dicte.*)
Écrivez donc. Très haut et très puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henry, Jules, Armand,
Philogène, Louis...

M. JOSSE.

Oh! quelle kyrielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle!
(*Il répète.*)
Philogène, Louis... Après?

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon! Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père.
Mais, comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*A Isabelle.*)
Je te fais compliment, Madame la marquise.

M. JOSSE, *au Comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment tout? Seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez « et autres lieux », en très gros caractère.

ISABELLE, *à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à Isabelle.*

Paix donc!

ISABELLE, *à Lisette.*

Je ne saurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*Il lit.*)
A vous présentement, Monsieur. Messire Antoine Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine!

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais pas plus que les autres ;
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, Monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.

(*A Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, Monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O Ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE *et* ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! Dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je, au moment...?

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, *à Lisimon.*

L'état où je parois et sa confusion
D'un excessif orgueil sont la punition.
(*Au Comte.*)
Je la lui réservois. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle, reconnois-moi.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette?

LISETTE, *à Isabelle.*

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au Comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose.
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.

Eh bien! vous le voulez, rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)

Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le Comte et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le Ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient par un juste arrêt de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un père
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? juste Ciel! Fortune, ta faveur

Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance,
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance,
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre?

LYCANDRE, *au Comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au Ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE, *au Comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir. Je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, Monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point sans se trouver marquis.

(*Au Comte.*)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon! nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au Comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs,
Comptez sur son pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentimens, feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux; mais il a le cœur bon.
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison.
Et, s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer, on vient de m'en convaincre;
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

Imprimé par Jouaust et Sigaux

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC LXXXIV

EN VENTE

1. *Voyage autour de ma chambre*, de X. de Maistre. 2 fr. 50
2. *Turcaret*, de Le Sage. . . . . 3 fr. 50
3. *Le Méchant*, de Gresset (v. n° 4). . . . . 3 fr. 50
4. *Ver-Vert, etc.*, de Gresset (v. n° 3). . . . . 2 fr. »
5. *La Servitude volontaire*, de La Boétie. . . . . 2 fr. 50
6. *Contes d'Hamilton*, 4 vol. . . . . 13 fr. 50
7. *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*. . . . . 2 fr. 50
8. *L'Art d'aimer*, de Gentil Bernard. . . . . 2 fr. 50
9. *Le Temple de Gnide. — Arsace et Isménie*. . . 3 fr. 50
10. *Le Neveu de Rameau*, de Diderot. . . . . 4 fr. »
11. *Voyage en Laponie*, de Regnard. . . . . 3 fr. 50
12. *La Chaumière indienne. — Le Café de Surate*. . 3 fr. »
13. *Lettres portugaises*. . . . . 3 fr. »
14. *La Farce de Pathelin*. . . . . 3 fr. 50
15. *La Gastronomie*, de Berchoux. . . . . 3 fr. »
16. *La Métromanie*, de Piron. . . . . 4 fr. »
17. *Le Diable amoureux*, de Cazotte. . . . . 3 fr. 50
18. *La Dot de Suzette*, de Fiévée. . . . . 4 fr. »
19. *Mémoires de Perrault*. . . . . 4 fr. »
20. *Lettres de Mademoiselle Aïssé*. . . . . 5 fr. »
21. *Ourika*, de Mme de Duras (v. n° 23). . . . . 2 fr. 50
22. *Madrigaux de La Sablière*. . . . . 4 fr. »
23. *Édouard*, de Mme de Duras (v. n° 21). . . . 4 fr. »
24. *Adolphe*, de Benjamin Constant. . . . . 4 fr. »
25. *Clavijo*, de Beaumarchais. . . . . 3 fr. »
26. *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine . . . 3 fr. 50
27. *Mademoiselle de Clermont*, de Mme de Genlis. 3 fr. »
28. *Contes et Poésies diverses* d'Hégésippe Moreau (v. n° 34). . . . . 4 fr. »
29. *Réflexions sur le Divorce* de Mme Necker. . . 3 fr. »
30. *Discours sur les passions de l'amour*, de Pascal. 3 fr 50
31. *Conseils à une amie*, de Mme de Puysieux. . . 3 fr. 50
32. *Œuvres choisies de Gilbert*. . . . . 3 fr. »
33. *Rêveries du promeneur solitaire*, de J.-J. Rousseau. . . . . 4 fr. 50
34. *Chansons* d'Hégésippe Moreau (v. n° 28). . . 3 fr. 50
35. *Mémoires d'un Jeune Espagnol*, de Florian. . 3 fr. »